

LE PARADIS DE L'ENFIANE

*par M. Michel Jaccard, anc. Cons. Nat.,
Directeur de « La Nouvelle Revue » Lausanne*

Passé le coude de Martigny, où le Rhône projette son monstrueux cimenterre d'argent, vous découvrez, à main droite, le village de Charrat dont les maisons vétustes se dissimulent comme des bolets dans le pelage fauve des « dailles » et des mélèzes roux.

S'insérant entre les vignes hautes, où le feuillage des abricotiers allume ses verdure acides, un chemin grimpe contre le mont, à travers la forêt, en direction des mayens de Saxon, semés au pied du moignon desséché de la Pierre à Voir. Si vous suivez cette sente, jonchée de racines surnoises et de cailloux jaunes, vous parvenez à un surplomb d'où l'œil embrasse toute l'étendue de la plaine du Rhône, véritable tapis des Mille et une nuits, où le pays étale orgueilleusement ses richesses. Ce surplomb rocheux, qui fait comme une blessure dans l'ordonnance forestière, les gens d'ici l'appellent le Paradis de l'Enfiane. Pourquoi le Paradis, et pourquoi l'Enfiane ? C'est ce que mon vieux vendeur de poix, qui récolte toute l'année la résine des pinèdes et l'histoire des gens et des villages, m'a conté un jour.

L'Enfiane, je crois que tout le monde l'avait connue vieille. Sans doute était-elle de ces êtres sans jeunesse, sur qui la destinée dépose, dès le berceau, des soucis et des peines au-dessus de leur force et qui, leur vie durant, portent sur leurs traits, en même temps que la fatigue et la tristesse des années vécues, la fatigue et la tristesse des années qu'ils ont encore à vivre.

Ainsi, l'Enfiane, qu'on avait précisément baptisée de ce nom parce qu'il signifie « la vieille », en patois.

Vieille, bancale, contrefaite et, avec tout ça, un peu simple d'esprit, (ce qui l'éloignait d'une vie de société pourtant bien mince, puisque mon histoire remonte à des centaines d'années au moins) à quoi occupait-elle ses journées ? A ramasser du bois tout simplement. A moins qu'on lui confiât quelques besognes mineures, lors des boucheries ou d'une de ces lessives qui, une seule fois l'an, mettaient sur le pré tout le linge des maisonnées. Ne parlant guère, mangeant peu, vivant on ne sait trop où, l'Enfiane eût achevé paisiblement son existence étriquée

si l'événement ne s'était produit. Et l'événement, ce fut cette guérison extraordinaire dont on lui attribuait, à tort ou à raison, le mérite.

Un enfant était tombé gravement malade dans une famille de la région. Avec cette résignation qui était souvent, alors, la seule et dernière médecine, les parents attendaient, sans plus d'espoir que le petit eût regagné le Paradis.

Et voici que l'Enfiane, qui faisait du bois pas bien loin de la demeure du malade, entendit parler de ce malheur. Elle s'approcha timidement, demanda, autant avec les gestes qu'avec la parole, de voir le garçonnet, et lorsqu'elle fut au chevet de celui-ci, elle demeura longtemps plongée dans une muette contemplation. Puis elle s'en fut et revint bientôt avec une écuelle dans laquelle macéraient d'étranges herbages. Elle offrit ce breuvage au malade, lequel, sous l'œil inquiet des parents, l'absorba avidement. L'Enfiane se signa et disparut. Quelques jours plus tard, le petit allait mieux, et fut bientôt sur pieds. Vous pensez si le bruit de cette guérison se répandit comme une trainée de poudre. D'autres que l'Enfiane y eussent gagné fortune et considération. Mais, parce qu'elle était simple et de mœurs bizarres, on l'accusa vite de sorcellerie. Aucune porte ne s'ouvrit plus pour elle. On cessa de l'occuper aux champs ou à la Potasse, qui est le point d'un bras de l'ancien Rhône où l'on s'en allait laver le linge. Les enfants du village, quand ils rencontraient l'Enfiane, s'écartaient de son chemin, peureusement, mais à peine avait-elle tourné le dos qu'ils lui lançaient des injures et se riaient d'elle. Dans les familles, quand le dernier refusait sa potée, on lui disait : « Si tu n'es pas gentil, on ira chercher l'Enfiane » Et cela suffisait à calmer les plus turbulents.

Honnie, moquée, suspectée par tout le village, l'Enfiane, un beau jour s'en alla. Où donc ? Personne ne le sut jamais. Des bûcherons assuraient bien l'avoir rencontrée çà et là dans la forêt, mais leurs déclarations surprenaient, car, tandis que les uns affirmaient l'avoir vue du côté de l'Arbaret, les autres juraient l'avoir croisée, au même moment tout à l'opposé, vers le Lens. On préféra n'en plus parler.

Mais c'est alors qu'il se produisit, dans le village, des choses pour le moins incompréhensibles. Les vaches tombaient malades et les veaux périssaient. A la laiterie et dans les alpages, le fromage tournait sans qu'on sut pourquoi. Une maladie se mit à la vigne et ravagea si bien les ceps qu'il fallut les arracher. Les blés donnèrent mal et, faute de pluie, le foin fut malingre et insuffisant.

Cette série de malheur fit réfléchir bien des gens. De bonnes âmes, qui n'avaient rien osé dire, jugèrent que le tort fait à l'Enfiane n'était

peut-être pas étranger à ces tristes circonstances. On en parla dans les veillées et, un beau jour, on décida qu'il fallait rappeler la vieille. Des bûcherons se mirent à sa recherche. Mais ce fut peine perdue. Des semaines durant, bien qu'on eut battu scrupuleusement tous les bois d'alentour, on n'aperçut aucune trace de l'Enfiane.

On commençait à désespérer, lorsqu'un berger, nommé Gaspard, et qui était lui-même un peu simple, rentra un soir terrorisé au village. Il avait, affirmait-il, aperçu l'Enfiane sur le sentier de Sapinhaut. Elle était devenue vieille, vieille, vieille, à croire qu'elle avait au moins deux cents ans. Gaspard s'était approché d'elle, mais elle n'avait pas paru l'apercevoir. Quand il fut à la toucher, elle tourna lentement sa tête décharnée vers le berger : « Que veux-tu encore ? » demanda-t-elle d'une voix faible, presque imperceptible.

— « Rien, l'Enfiane, répondit gauchement Gaspard, seulement vous dire bonjour, et vous dire que le village vous regrette. Le village, et moi aussi, l'Enfiane ».

La vieille parut surprise, et, après avoir hoché un instant la tête, elle fouilla dans son fagot et en retira un bâton avec des racines. « Tiens, dit-elle à Gaspard, je lui donne cela, au village ». Gaspard saisit la branche et s'enfuit le long de la pente.

Son récit ne trouva guère de crédit. Gaspard le simple devait avoir inventé cette histoire pour se rendre intéressant. Mais le berger offrit de conduire les sceptiques, qui pensaient que Gaspard le simple avait inventé cette histoire au point où il avait vu la sorcière. Quelques jeunes gens du village, parmi les plus hardis, l'accompagnèrent un dimanche. On grimpa le long du mont et, lorsqu'on parvint au lieu précisé par Gaspard, les hommes furent stupéfaits de constater que plusieurs arbres étaient abattus et que le rocher sur lequel ils reposaient s'était fendu. Tandis qu'ils observaient l'endroit avec inquiétude, une fumée sortit de la roche et, dans ce nuage épais et blond, ils virent s'élever dans le ciel une femme merveilleusement belle, qui bientôt disparut dans l'azur.

Sidérés, les hommes furent pris de panique et, en se bousculant, ils dégringolèrent vers le village,

Cette aventure sema l'émoi dans les foyers. Pour un peu, on eût fait un mauvais sort à Gaspard; provocateur involontaire de cette étrangeté. Mais comme depuis les malheurs s'interrompirent, on oublia bien vite l'aventure des bergers. Seul, Gaspard avait conservé, avec une terreur superstitieuse, la branche que lui avait remise l'Enfiane. Comme elle portait encore ses racines, il la mit en terre et constata

avec surprise qu'un arbuste se développait, portant des feuilles inconnues et, bientôt, d'étranges fruits veloutés et durs.

Gaspard laissa venir ses fruits à maturité. Il se réjouit de les voir grossir et prospérer, et lorsqu'ils furent devenus rouges et or, il les cueillit soigneusement. L'arbuste n'ayant guère que trois ou quatre ans, il n'en vint qu'une poignée. Le berger les goûta, les fit voir aux gens du village qui s'émerveillèrent de leur succulence et de leur beauté. Ignorant ce qu'étaient ces fruits de l'Enfiâne, on envoya quelque jour après un messager à la ville, auprès d'un homme qui avait beaucoup voyagé et qui, disait-on, connaissait toute chose. Après avoir palpé les fruits mordorés, en avoir humé l'arôme et apprécié la fraîcheur, le savant répondit: « Ce fruit là vient de loin, d'un pays où on l'appelle d'un drôle de nom: l'abricot ».

Et c'est ainsi qu'au dire de mon vendeur de poix, naquit, sur cette belle et noble terre, le premier abricotier.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LA FLORE ET LA VEGETATION DU SANETSCH

A l'occasion de la course de la Murithienne le 1er octobre 1961

par Pierre Villaret

La nouvelle route qui atteint le sommet du Sanetsch traverse tout d'abord les vignes au-dessus de Sion, puis le plateau verdoyant de Savièse irrigué par les bisces. Après Chandolin, nous pénétrons dans la vallée de la Morge aux pentes escarpées, dans laquelle on peut observer la succession des étages suivants. Dans le bas, la ceinture du pin sylvestre (*Pinus sylvestris*) monte jusqu'à 1200 m. environ, puis plus haut, celui-ci est remplacé progressivement par l'épicéa (*Picea Abies*) et le sapin blanc (*Abies alba*) qui forment le plus souvent des forêts mélangées. Cependant, sur le versant des Barres, *Abies* constitue de vieux peuplements presque purs qui rappellent ceux de Derborence et qui mériteraient peut-être d'être partiellement protégés. Dans la partie supérieure de la vallée, vers la limite de la forêt, le mélèze (*Larix decidua*) devient très fréquent et forme une ceinture presque continue. Signalons en passant les très beaux arbres aux troncs ramifiés qui se trouvent au-